

TAMASA PRÉSENTE

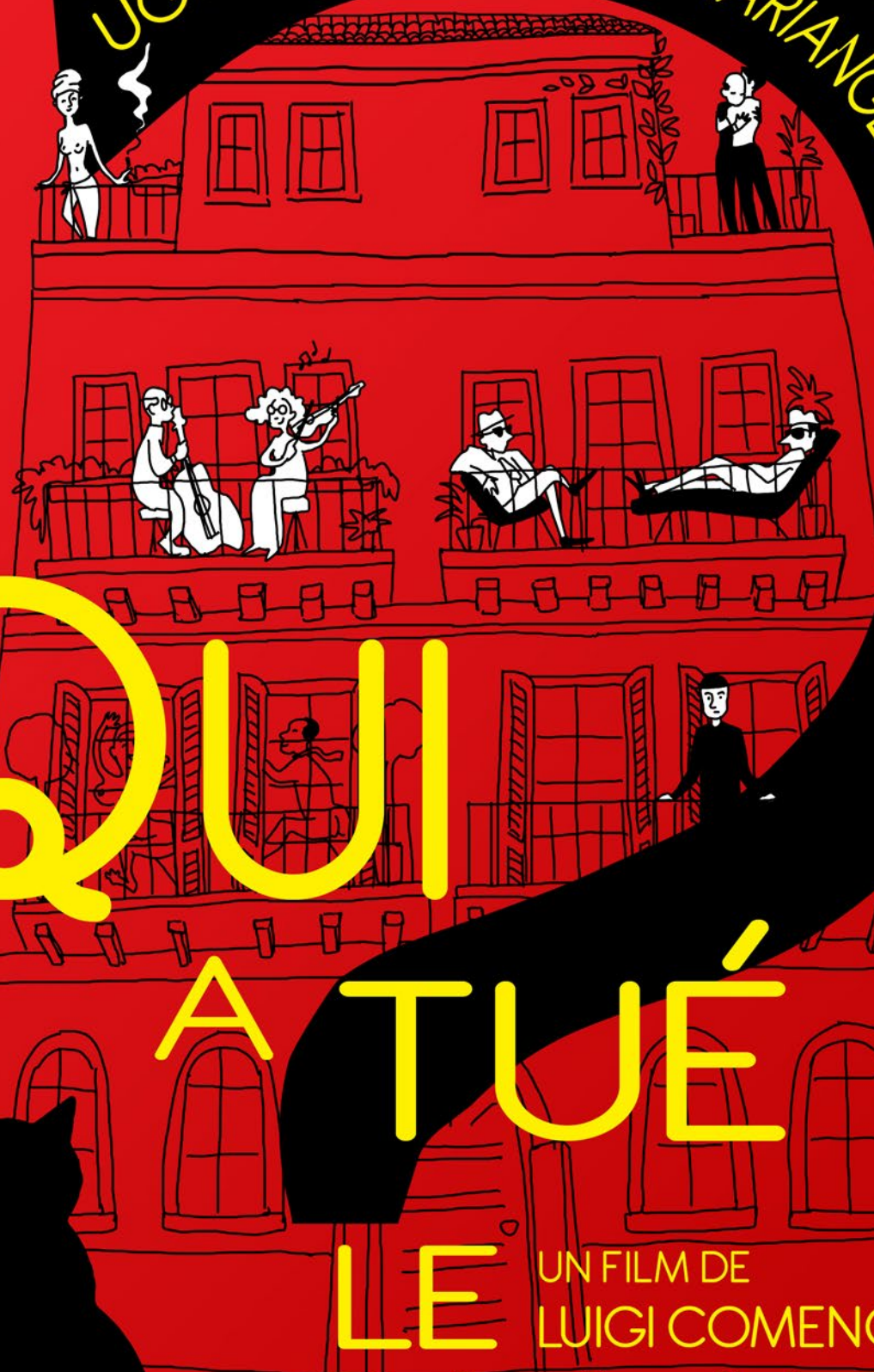
UGO TOGNAZZI

MARIANGELA MELATO

QUI A TUÉ LE CHAT

UN FILM DE
LUIGI COMENCINI

AVEC
UGO TOGNAZZI
MARIANGELA MELATO
MICHEL GALABRU
MUSIQUE
ENNIO MORRICONE
PRODUIT PAR
SERGIO LEONE



TAMASA

VOCÉ
Allegro film
cultural.com
espresso

“ *On peut rire avec tendresse des humbles.*
On doit rire avec méchanceté des puissants ”

Luigi Comencini



À la mort de leur père, Amedeo et sa sœur Ofelia, célibataires avides et frustrées, héritent d'un immeuble délabré dans le cœur de Rome. Un promoteur propose de le racheter à prix d'or à condition qu'il soit vide de ses occupants. Ils se décident à employer tous les moyens pour expulser les locataires.



IL GATTO

Réalisation Luigi Comencini
Scénario Rodolfo Sonogo
Directeur de la photographie Ennio Guarnieri
Montage Nino Baragli
Musique Ennio Morricone
Produit par Sergio Leone
pour Rafran Cinematografica

Italie - 1977 - 1h49 - Couleur - 1,66 - Visa 48939

DCP - Version restaurée

Distribution Tamasa

Ugo Tognazzi Amedeo Pecoraro
Mariangela Melato Ofelia Pecoraro
Michel Galabru le commissaire Francisci
Dalila Di Lazzaro Wanda Yukovich
Philippe Leroy Don Pezzolla
Jean Martin Maître Legrand
Aldo Reggiani Salvatore
Adriana Innocenti la princesse
Armando Brancia le chef de la police
Mario Brega le tueur barbu
Pino Patti le concierge

LES « DIVERTISSEMENTS » de Luigi Comencini

Ici la drôlerie est à peu près constante, mais c'est la drôlerie d'une peinture au vitriol, violemment critique. Comencini a dirigé les acteurs en exigeant d'eux des gestes excessifs, maniaques, ridicules, que Tognazzi apparaisse le chef couvert de bigoudis ou que Mariangela Melato se torde en attitudes lascives pour séduire un prêtre qui la trouble charnellement. Méchants, mesquins, pervers, sexuellement désaxés, ces gens-là sont littéralement dévorés par leur soif d'argent, par la loi d'airain de leurs intérêts financiers conçus comme un impératif catégorique, une règle suprême de leur « morale ». Ce sont deux obsédés, et qui vivent au milieu d'autres obsédés. La convention caricaturale est ici totalement avouée, proclamée, mise en toute évidence. Elle suffit à laver le film de toute accusation de schématisme. C'est le genre caricatural qui exige et justifie l'exagération burlesque, l'absence absolue de nuance. On n'a jamais reproché à Daumier d'avoir déformé les traits de ceux donc il faisait le portrait. Louis-Philippe n'a jamais exactement ressemblé à une poire mais le déformer jusqu'à le faire ressembler à une poire était la manière la plus expressive, la plus exacte d'en établir un portrait ressemblant.

« J'ai voulu divertir et du reste je ne saurais pas faire un film sans divertir : mais divertir sans faire d'acrobaties, c'est-à-dire loin de la comédie à l'italienne, loin du gag, du mot pour rire qui se suffit à lui-même. D'ailleurs, je ne crois pas que l'on puisse trouver dans mon œuvre de vrais drames : le drame est un genre rigoureux qui ne laisse aucun espace à l'humour et à une certaine interprétation ironique des faits. Même dans « Un vrai crime d'amour » (*Delitto d'amore*), le comportement de la jeune fille fait souvent sourire bien qu'il s'agisse d'épisodes fondamentalement dramatiques. »

Luigi Comencini

« IL SUFFIT QUE MEURE UN CHAT... »

L'idée du film m'a été fournie par mon propre chat. Un chat tigré qui rôde dans tous les coins de l'immeuble où j'habite. Je me suis dit : qu'est-ce qui se passerait si un chat curieux, qui entre dans tous les appartements, avait un micro et une caméra au lieu des oreilles et des yeux ? Il en découvrirait, des choses intéressantes.

Puis j'ai eu une autre idée : dans la société d'aujourd'hui, seul découvre quelque chose celui qui a un intérêt dans cette découverte. Celui qui n'y a pas d'intérêt personnel ne découvre rien. Ainsi, il y a des procès qui durent des



C'est le même jeu que joue Comencini, avec la belle honnêteté et la belle lucidité, l'efficacité en conséquence directe, de bien faire apparaître les structures conventionnelles, les règles de genre, la méthode. Comencini, sur des thèmes qui peuvent sembler aux antipodes les uns des autres, sur des matières qui prennent la dimension d'une fresque sociale ou, à l'opposé, d'un drame intimiste, demeure d'un film à l'autre un metteur en scène d'une surprenante sûreté, d'une exceptionnelle maturité.

Albert Cervoni

années sans qu'on ne sache jamais rien des vrais responsables de certains crimes ou scandales. Alors qu'il suffit que meure un chat pour que se mette en branle une suite d'événements qui finiront peut-être bien par faire tomber un gouvernement. C'est ce qui arrive aux deux héros du film, qui réussissent à découvrir ce qu'un commissaire est incapable de voir, parce qu'il est trop bon.

Propos recueillis par Aldo TASSONE.

Diabolique, le scénario de Rodolfo Sonego. Virtuosissime, la mise en scène de Luigi Comencini. Les deux compères de *L'Argent de la vieille* s'en donnent, une fois de plus, à cœur joie pour dénoncer les jeux de l'argent et du pouvoir. Mais alors que *L'Argent de la vieille* arbitrait le match entre deux classes opposées, *Qui a tué le chat ?* décrit la lutte pour le pouvoir à l'intérieur d'une même classe (petite bourgeoisie), complètement corrompue par l'argent.

Ce que découvrent les deux détectives amateurs, c'est, derrière la façade de respectabilité, toutes sortes d'activités parallèles hautement rentables : trafic de drogue, détournement de fonds, escroquerie, chantage, amours tarifées ...

Chacun pour soi, et le maximum d'argent pour tous : telle est la devise de ces parfaits produits d'une société qui fait de l'individualisme égoïste sa règle d'or et transforme les rapports sociaux en lutte sauvage pour la survie.

Plutôt que de s'en indigner vertueusement et professoralement, Sonego et Comencini empruntent la voie royale de la comédie italienne, délicieusement compliquée ici des mille entrelacs de l'enquête policière. Aussi pessimistes l'un que l'autre sur l'état de notre civilisation occidentale, ils manient l'humour noir avec une souveraine élégance et se refusent la facilité du héros positif, policier intègre qui lutterait seul contre la corruption : le frère et la sœur, qui lèvent le voile sur le peu ragoûtant panier de crabes qui grouille dans leur immeuble, sont aussi mesquins et corrompus que les autres. Seul émerge du lot un pauvre prêtre, qui a bien du mal à régler son dû. Mais il sera puni par son évêque parce qu'il essaie, justement, de lutter contre l'injustice ...

Comencini, à mon avis plus à l'aise dans la satire que dans le sentiment (*L'Incompris*), mène tout ce petit monde à la baguette, et ne relâche pas notre attention une seconde, dosant savamment ses effets, alternant le gag bête et méchant (il faut voir le frère et la sœur se disputer un hamburger) et le suspense insolite. Il est magnifiquement secondé par Ugo Tognazzi, la tête hérissée de bigoudis, Mariangela Melato, enfin supportable, et un Michel Galabru qu'on a rarement vu aussi bien dirigé, en commissaire (trop) bon enfant.

Rire de la méchanceté, de la haine, de la mesquinerie, de la bêtise : quelle douce revanche...

Alain Remond - Télérama



“

J'ai accepté de réaliser Qui a tué le chat ? parce que le scénario était excellent, écrit par Sonego qui fut déjà le scénariste de L'Argent de la vieille. Il a circulé pendant plusieurs années. Tous les réalisateurs ont voulu le faire. J'y ai beaucoup travaillé et inventé la rivalité haineuse du frère et de la sœur.

Je me suis dit : « Ce sont des êtres misérables qui n'ont jamais rien fait dans la vie qu'attendre cette richesse tombée du ciel. Ce sont des êtres répugnants qui détestent tout le monde. Ils doivent aussi se détester. »

Je crois que si j'ai été séduit par ce scénario, c'est que je pouvais y glisser un peu du thème de L'Embouteillage : cette idée m'obsède que chacun vit dans son propre monde, qu'il n'y a plus de tissu social. Luigi Comencini

Si les péripéties sont nombreuses, ce n'est jamais au détriment de la peinture psychologique des deux protagonistes, dont les chamailleries incessantes ne sont que l'expression, démesurément amplifiée jusqu'à la caricature, des vices petits-bourgeois exacerbés par l'univers clos constituant le lieu de l'action.

Ugo Tognazzi et Mariangela Melato prêtent leur talent aux personnages de ce couple peu fréquentable, avec une justesse de ton jamais démentie par les situations. Michel Galabru campe avec non moins de talent un personnage de commissaire idiot, constamment à côté de ses chaussures. Avec tout cela, je vous assure qu'on ne s'ennuie pas.

François Maurin - L'Humanité